

XYZ. La revue de la nouvelle

La valse des chenillettes

Jérémie Leduc-Leblanc



Number 91, Fall 2007

Origine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leduc-Leblanc, J. (2007). La valse des chenillettes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (91), 70–75.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La valse des chenillettes

Jérémie Leduc-Leblanc

HANS a vingt-huit ans et un gros trou à la place des idées et du cœur. Il ne sait pas pourquoi, mais il le sait. C'est pour ça qu'il écrit. Soir après soir. Qu'il cherche le mot juste. Le mot qui lui permettrait justement d'en finir avec les doutes et les incertitudes. Mais il ne trouve pas toujours, pas tous les jours. Et quand les mots restent trop longtemps dans sa tête, Hans commence à s'impatienter. À craindre de ne jamais trouver ou de s'égarer dans la forêt des mots, voire même de perdre pied. Ses mains se mettent alors à trembler, imperceptiblement d'abord, puis de plus en plus rapidement. Mais comme la plupart des jeunes écrivains, Hans s'acharne à triturer les mots et les phrases. Il pense savoir écrire parce qu'il sait se tenir à table.

En attendant de trouver la phrase qui commencera cette histoire, Hans boit pour briser le silence des mots. C'est du moins ce qu'il dit. Et à défaut de mots, il se cherche des alliés. Mais tous les papiers, les vieux stylos rongés, les cailloux et les coquillages sans éclat qui balisent son espace lui apparaissent comme de vieilles reliques. Pareil pour sa petite lampe de notaire en verre détrempé, ses recueils de poésie qu'il ne lit plus et son vieux chandelier à sept branches, sa ménorah, qu'il utilise maintenant comme presse-papiers. Quand il cherche ses mots, plus rien n'a de sens précis pour lui. Il boit donc par réflexe. Toujours du vin. Toujours du rouge.

Le temps se mesure difficilement pour Hans. Combien d'heures ont passé? Combien de mots ont été écrits et combien d'autres ont été raturés? Il ne sait plus. Collé sur le texte, il ne pense pas qu'il a faim, il pense aux mots qui refusent de s'écrire. Et c'est tout juste s'il respire encore, griffonnant chacun des mots qui lui traversent l'esprit dans l'espoir qu'il y en ait au moins un qui finisse par s'écrire, qui finisse par se frayer un chemin jusqu'au papier. Il voudrait s'accrocher à une certitude. Peu importe laquelle. Une toute petite certitude. Ronde et chaude. Quelque chose de tangible. Mais il ne reste rien. Que les heures qui passent et s'accumulent sur le papier. Et le vin qui coule dans sa gorge, qui mêle ensemble et les mots et le temps.

Dehors, il neige, et la neige, selon Hans, donne envie de fumer. Il ne sait pas pourquoi. Mais depuis qu'il a cessé de fumer, il fume davantage, surtout parce qu'il est déterminé à en finir avec Kundera. Après *L'immortalité* et *La vie est ailleurs*, il fume maintenant *L'insoutenable légèreté de l'être*, dans l'édition Folio. Parce que les pages sont moins épaisses. C'est comme ça ! Kundera est un auteur qui prédispose à tous les vices. Hans arrache donc au hasard la page 245 de *L'insoutenable légèreté*, met un peu de tabac au centre, lèche la bordure, et le tour est joué. Même pas besoin de colle. La prose de Kundera colle d'elle-même et les pages s'agglutinent entre elles. Fumer un écrivain, c'est lui enlever les mots de la bouche, pense Hans. Mais pour faire taire Kundera, il faudrait incendier les bibliothèques du monde entier, les cabinets dentaires, les instituts psychiatriques et certains départements d'université.

Combien d'heures ont passé ? Hans ne sait pas et il se dit que s'il parvenait à écrire, il pourrait peut-être cesser de penser. Mais ça non plus, il n'en est pas certain. Par la fenêtre, il voit Boris descendre les marches de son appartement, juste en face du sien, valser entre les flocons de neige qui tombent lourdement. Et puis Mathieu. À son tour. Ça fait maintenant un an qu'il les épie et Hans sait tout d'eux. Du moins le suppose-t-il. Il sait tout des habitants de la rue Bordeaux. Et ce qu'il ne sait pas, il l'invente. Il trouve plus intéressant d'imaginer que son voisin immédiat, plutôt que de vendre de la marijuana dans son trois-pièces, lit l'avenir dans le marc de café. Tout comme il préfère imaginer cette autre voisine, ravagée par les années et l'alcool, comme une ancienne danseuse de flamenco. S'entourant de jeunes minets et de falbalas pour oublier le temps où on l'admirait. Pour oublier le temps où les plus jeunes la sifflaient encore dans la rue.

Hans voudrait comprendre. Pourquoi est-il incapable de raconter les histoires les plus simples ? Il voudrait pouvoir dire les choses simplement, comme le font les écrivains quand ils écrivent. Mais il n'y arrive pas. Pourtant, il fait tout comme eux. Il observe les vieillards jouer à la pétanque dans le parc La Fontaine. Il suit le jeu des enfants dans la cour d'école. Il se présente à tous les cocktails de jeunes écrivains et boit beaucoup d'alcool. Cite de grands auteurs dans le texte, entre deux craquelins aux huîtres fumées, au caviar

d'esturgeon ou d'une quelconque espèce de poisson menacé de disparition. Il parle avec sagesse des auteurs qu'il faut aimer et déteste tous ceux qu'il faut détester. Parfois, il échange même un numéro de téléphone ou une adresse électronique. Par politesse. Les jeunes auteurs se méfient les uns des autres.

Mais en attendant d'écrire ce qu'il ne peut écrire, Hans écrit ce qu'il voudrait faire s'il n'écrivait pas. Il dresse une liste de courses à faire au centre-ville. Une liste interminable. Quand vient le temps de ne rien faire, de procrastiner, se dit-il, pas de problème ! Mais pour-quoi, depuis toujours, parvient-il à écrire justement lorsqu'il n'écrit pas, lorsqu'il abandonne complètement l'idée d'écrire ? Pourquoi les meilleures idées viennent-elles immanquablement quand on est dans l'impossibilité d'écrire ? Combien d'idées viennent quand on est sous la douche ? Il n'en sait rien. Et si ce fameux mot, celui qu'il cherche désespérément, n'était visible que de loin ? Un mot qu'on n'approche pas aussi aisément qu'on pourrait le croire. Ou le prétendre. Et s'il était comme une bulle de champagne ? Un mot qui glisse entre les doigts lorsqu'on pense l'avoir enfin saisi. Qui avance quand on avance et recule quand on recule. Un mot aussi léger que l'air ?

À la radio, Mozart s'éteint lentement, il se tait sur une note mi-tragique mi-comique. Une note allemande, pense Hans. C'était le *Requiem*. Et le *Requiem*, toujours, lui rappelle le passé et son enfance à Berlin, puis à Vienne. Hans se rappelle avoir ressenti la même incredulité face à la langue allemande. Il ne comprenait pas. Apprendre l'allemand et faire des gammes, c'était du pareil au même. Ses doigts et sa langue n'arrivaient pas à suivre. Ses doigts butaient contre les noires comme sa langue contre les déclinaisons. Masculin. Féminin. Neutre. Hans ne comprenait pas. Il s'en tenait au neutre. Le fameux « das », le « cela », le « ceci », le « ça » et le « ce », qui ne veut rien dire. Le mot qui désigne l'indésignable. Hans parlait au neutre comme on parle par défaut. Il s'était inventé une langue pour lui seul. C'était il y a longtemps. Avant qu'il n'abandonnât la musique.

Mais le silence de Mozart n'est pas un vrai silence pour Hans. Même si, pour un temps, l'écriture reprend. Sur sa liste, Hans ajoute encore une chose. Trouver une synagogue à Montréal. La prière demeure pour lui quelque chose de mystérieux. Et il ne sait pas pour-

quoi, soudainement, une synagogue lui semble le dernier lieu encore susceptible de l'illuminer. Il déchire la page 247 de *L'insoutenable légèreté de l'être*, la froisse un peu pour l'attendrir, dépose au centre un peu de tabac et la roule. À bien y penser, le mot « synagogue » n'est pas celui qu'il cherche. Quand bien même ce mot respire la paix et l'austérité, le bagel et la sueur. Hans allume la page 247 du roman de Kundera, inhale longuement des mots vides de sens et des phrases aussi pompeuses les unes que les autres. Il toussote légèrement.

Cigarette à la main, Hans rêve en silence. Il regarde par la fenêtre la neige qui tombe lentement. Il regarde le temps passer et gonfler son impuissance. Il voit le temps craquer sous les pas de Suzanne, une jolie voisine qu'il croise souvent dans la rue, et le temps mordre la peau de Roger, qui chasse la neige de son balcon à grands coups de balai. Or, même si les lumières de l'appartement de Mathieu et Boris demeurent closes, il perçoit leur présence derrière les cloisons étanches de l'immeuble. Il sait qu'ils sont rentrés. Hans envie cette tendresse entre eux, cette confiance. Une dernière inspiration et c'en sera fini de la page 247. Entre ses mains, des mains tout aussi blanches que ses bras blancs, Kundera tire à sa fin.

Devant lui, la liste des choses à faire s'allonge. Une colonne pour l'épicerie. Une autre pour les comptes. Et une autre encore pour le reste. Arroser les plantes. Appeler maman. Nourrir les poissons rouges. Mais d'abord l'épicerie. Pain, laitue, poivrons, des rouges, des verts, des oranges, pas de jaunes. Hans déteste les poivrons jaunes. Il ne sait pas pourquoi. Sur les trottoirs, les chenillettes mécaniques passent en fracassant tout sur leur passage. Elles arrachent à la ville ses premiers flocons de la saison. Un misérable centimètre de neige. Hans ajoute à sa liste le mot « bière », qui n'est pas, soit dit en passant, le mot qu'il cherche. Les chenillettes repassent encore, conduites par des opérateurs maniaques et sadiques qui enlèvent la neige des trottoirs avec un certain mépris des passants et des parterres de fleurs, justifiant par ce sadisme leur salaire exorbitant de fonctionnaires. Hans ajoute le mot « poireau » à sa liste. Qui n'est pas, lui non plus, le mot qu'il cherche.

Combien de mots ont été raturés ? Hans ne sait plus. Il regarde les cernes de vin rouge sur le papier maculé. Combien faut-il de cernes

pour tacher une page entière ? Huit peut-être, neuf, voire dix. Hans a l'impression de tourner autour de ce qu'il cherche à dire. Il aimerait penser à travers les mots, voir derrière eux d'autres mots. Hans pense qu'il pense trop et qu'il aurait besoin de quelqu'un dans sa vie. Quelqu'un pour lui rappeler qu'il existe. Parce qu'il en a marre d'avancer à l'aveuglette, de chercher le mot juste. Hans regarde la feuille presque blanche. Il regarde ses bras aussi blancs que la nuit quand il épie Mathieu. Tout semble d'ailleurs facile pour lui. Il n'a qu'à s'asseoir devant son ordinateur pour écrire. Les mots ne lui font pas défaut, ils se bousculent dans son esprit. Ils se mêlent sur le papier, forment des phrases et des paragraphes qui deviennent sous sa dictée des romans ou des nouvelles. Les mots sont vivants pour Mathieu, ils respirent, ils transpirent, ils vivent. Ils n'ont pas besoin de vin pour exister.

Assis à sa table de travail, Hans ne pipe mot. Mais ce n'est pas encore le bon, même si c'est un joli mot que plus personne n'utilise aujourd'hui. Ce n'est pas le mot qui lui permettrait de comprendre, d'expliquer les trous dans sa tête. Hans regarde sa liste d'épicerie. Il se dit que cela n'a plus vraiment d'importance. Faire une liste, mais pourquoi au juste ? Il ne le sait plus très bien. Hans prend une gorgée de vin. Il boit son désarroi tout en regardant les livres posés sur sa table de travail. Woolf. Navarre. Camus. Brontë. Handke. Kawabata. Et Nothomb. Et Duras. Et Kundera, aussi. Pour le papier à cigarette.

Bien sûr, Hans retarde le moment d'écrire, se lève, prend une dernière coupe de vin, se dit que ce sera la dernière, se rassoit et se relève encore. Une ultime coupe ? Il hésite. Il cherche un moyen de commencer. Mais les mots se dérobent, glissent entre ses doigts. Hans arrache d'un geste violent la page 249. Attrape son tabac d'une main et se roule une autre cigarette. La dernière ? Les chenillettes arrachent maintenant le béton des trottoirs. Happent au passage piétons égarés et bacs de recyclage. Elles s'en foutent les chenillettes mécaniques, elles n'ont pas d'âme. Que des opérateurs mesquins et dépressifs. De petits hommes sans scrupules. Qui grillent les feux de circulation comme d'autres écrasent les cyclistes.

De l'autre côté de la rue Bordeaux, une lumière perce l'obscurité. Hans reconnaît Mathieu. Seul là-bas. Devant son ordinateur. Il est 23 heures. Constate Hans. Et ce Mathieu, alors que Boris, quelque

part dans l'appartement, dort à poings fermés, écrit. Il écrit toujours, même quand on s'y attend le moins. À moitié nu, comme si le monde n'existait pas au delà des portes et des fenêtres des immeubles de la rue Bordeaux. Hans remarque aussi qu'il n'a pas pris le temps d'enlever sa kippa. Il regarde ce qu'il ne parvient pas à écrire et comprend que c'est shabbat. Quelque chose d'infranchissable le sépare de Mathieu. Ce Mathieu, si près de lui qu'il peut presque le sentir, avec sa tête de juif parfait, alors que lui, Hans, n'est rien, lui donne la nausée.

Hans relit ce qu'il a écrit. Il écrit encore à côté de ce qu'il veut écrire, comme s'il ne pouvait regarder directement ce qu'il voudrait dire. Les murs blancs de sa chambre se referment sur lui. Il est seul dans cette obscurité de plus en plus blanche. Hans regarde les bras inépuisables de Mathieu, mais surtout ses mains affamées de mots. Il boit une autre gorgée de vin. Il observe les mots, dans l'air cristallin et froid, virevolter entre les flocons. Petits et ronds comme des bulles de champagne. Il les voit maintenant converger vers l'appartement de Mathieu et il comprend qu'il n'arrivera à rien ce soir. À cet instant précis, Hans voudrait tuer Mathieu, lui enfoncer un poignard entre les omoplates, incendier tous les immeubles de la rue Bordeaux. Sur sa table, les chandelles finissent de se consumer. Une à une. Combien de temps Hans est-il resté à chercher ses mots ? Combien d'heures ont passé ? Il ne sait plus.

Dans l'espace étroit de sa chambre à coucher, le temps ressemble à une liste d'épicerie. Une liste qui n'en finit plus. Parce qu'il y a toujours autre chose à ajouter. Un dernier mot à joindre aux précédents. Hans tourne autour de quelque chose qui ne peut s'expliquer que par écrit. Quelque chose qui n'existe que dans l'écriture. Et alors qu'il pense se retirer pour la nuit, la lumière s'éteint de l'autre côté de la rue. Mathieu disparaît dans l'obscurité. Emportant avec lui les derniers mots de la journée. Hans regarde l'heure. Il est tard. Il comprend alors qu'en cherchant comment dire les choses, c'est comme s'il avait oublié ce qu'il voulait dire. La neige a cessé de tomber et la ville semble s'éteindre à son tour. Mathieu est parti rejoindre Boris. Hans regarde la feuille noircie devant lui et rature un mot. Dehors, seules les chenillettes semblent encore éveillées, continuant de valser entre les chats égarés et les parterres de fleurs gelées.